



IBN HAMDIS
PATIENCE FUT MA CUIRASSE

1

Patience fut ma cuirasse
ô mon époque si tu ne veux pas
vivre en paix, combats.
J'ai éprouvé
qu'un caillou ne s'attendrit pas contre le sable, un
indompté
vent j'ai soumis aux cavaliers.
C'est comme si tu ne sentais
pas mon âme exilée quand je ne m'inspire
pas du Ponant.
Je me suis éloigné des gens et des plaisirs,
dans le renoncement j'ai dépensé
le trésor de la patience.
Renfermée dans la main droite, j'ai la plume
bien aiguisée, non pas la joue d'une
jeune fille.
Et mon épée gisait en mille
éclats, battue sur les entailles du jour
de guerre.
Mon corps, quand il était jeune, était
de la même nature
qu'à présent utilisé comme source de revenus.
S'il m'a été utile
d'être habile dans le danger, Moïse aussi était habile
avec le bâton.
Tu crois
que je suis sans mémoire, pourtant moi
je me souviens des crimes de mon époque et de la trahison
de l'ami.
Quand il était jeune, il vécut parmi
les miens, mais
de la mienne sa nature différait.
Combien d'herbes ont
saveur amère et sont
pourtant mouillées par l'eau douce des nuages.
Par de dures épreuves, j'ai appris
ce que j'ignorais,
tout on ignore avant l'expérience.
Ceux-là croyaient
douces les eaux
exubérantes, puis les buvant ils ont changé d'avis.
Les passions, je les ai mises dans une
précieuse sacoche,
lien de subsistance pour traverser le désert.
De jeunes
chamelles plient sous la fatigue, arc ductile
tendu par les mains.
Quand elles arrivent à l'œil d'eau pour se nourrir

elles se baissent sur ses bords
comme si elles étaient des cils.
Est amie la
volonté dans les pas
qui éloignent l'espoir d'une mensongère passion de l'âme.
La seule paix qui vient du fait
d'évoquer le souvenir comme s'il invoquait
la présence des absents.
Quand j'ai vu les
gens du monde aller par leurs rues je les ai évités,
j'ai choisi la solitude de l'ermite.
Même une vision favorable qui
en rêve
s'unissait à moi, invisible s'éloigne de mon lit.
Peut-être mon aspect
a-t-il changé, s'est
desséché mon corps et les boucles des cheveux sont
blanchies.
Qui est absent compte les mois
d'exil, sur la carte, moi,
j'ai compté les dunes.
Ma
place était parmi les astres dans le ciel d'orient, maintenant
elle est vacante et je suis parmi de plus luisantes étoiles.
Quand dans les cieux les astres
écouteront mon éloquence, clair sera
le prodige de mes dignes improvisations.
Combien
de joie et d'amitié j'ai conservé là-bas pour qui est
maintenant loin,
ce n'est pas un étranger l'ennemi.
Avec lui
frère de jeunesse, ensemble le vin
et le désir, la main des jours ne lui a rien enlevé.
J'évoque dans le souvenir les longues années d'un vin
vieilli, à
les compter tous les doigts déjà
sont occupés.
Quand, dans le secret des viscères, plonge le fluide,
l'effet
entre tournolements et précipices se manifeste.
Mes nuits
disparaissaient, les années passées en forme de perles
nous en avons fait des colliers.
Si ma terre était libre, alors je courrais après elle : c'est une
lointaine volonté, à cause d'une
grave malchance.
Mais comment puis-je, ma terre,
te libérer du lien
² qui est aux mains du furieux ennemi.
En proie à la discorde, arborent tes gens leur suffisance
et les menuisiers y attisent
le feu.
Pas même pour les parents n'y a-t-il
la pitié, leurs épées sont mouillées par
leur propre sang.
Dans les doigts,

ils avaient de la force mais l'arc
des articulations avait ses limites.
Si tu voyais ces gens faire la guerre alors
tu préférerais le lion
à un quelconque usurpateur.
Quand ils sont
dans la mêlée
de la bataille leurs mains se distinguent comme des éclairs 3
parmi les nuées.
Le jour où vibre
la brune lance dans l'attaque, leurs mains font voir
les croupes des lions aux renards.
Quand s'élèvent les longs hennissements des chevaux
sur lesquels ils vont au trot,
parmi les ennemis s'élève la plainte des pleureuses.
Se plient
les oreilles des chevaux sous les étendards au bout des
hampes comme se plie
la plume du scribe.
Quand au signal
ils font tourner les lances tu croirais que c'est depuis les
étoiles
qu'elles se dirigent contre les têtes.
Et quand ils se taisent
dans le spasme de la mort la brillance des épées effilées
résonne sur les heaumes.
Dans la vibration des épées,
des bouffées de flammes aux mains
habiles font savourer la mort.
Ne crains rien,
ces gens ne tournent
pas le dos à la mort si les lions des armées s'attardent tout
autour.
Si un peuple perd de vue le droit chemin parfois, ceux-là
en revanche marchent droit, combien d'égarements
même parmi les plus resplendissantes étoiles.
Combien sont des gens
sincères parmi eux, quand ils attaquent ils pensent
à avancer, non pas aux conséquences.
Ils combattent avec
lances et épées, ils massacrent comme le roi des échecs
quand il joue sur deux fronts.
Quand ils attaquaient les Latins, ils entraient dans le
ventre
de leurs navires avec le ventre
de leurs chevaux.
Dans la fureur
de la guerre, ils meurent
glorieux, tandis que les lâches meurent parmi les filles aux
beaux seins.
Les nuages de poussière condensés
dans la guerre sainte
sont prêts à accueillir leurs épaules dans la sépulture.
Comme des étoiles,
ils disparaîtront dans le fossé de l'épreuve, laissant comme
des étoiles
au monde les ténébres.

Que Dieu protège
une maison à Noto et que des nuages
chargés de pluie affluent là-bas.
Je la vois,
heure après heure, dans le souvenir et je lui envoie
les larmes que je verse.
Je m'effondre
de nostalgie pour la maison,
les voisins et la vertu séduisante des filles.
Qui
s'en allant a laissé
le cœur en cette terre avec le corps désire y retourner.